



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

28 septembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

28 septembre 1907.

Peut-être se souvient-on qu'il y a quinze jours, dans une conversation avec moi, le Grincheux s'était permis, sur l'Esperanto, deux ou trois mots amers que je n'avais pas cru devoir passer sous silence. Je n'en ai nul regret, puisque cela m'a valu de la part d'un lecteur, fervent esperantiste, une longue, intéressante et fort courtoise lettre.

Comme je ne me soucie pas — je pense déjà l'avoir dit — de prendre à mon compte toutes les opinions excessives du Grincheux, je m'empressai, après l'avoir lue, de lui faire tenir cette épître afin qu'il en tirât, si possible, son petit profit. Dès le lendemain, il était chez moi.

— Eh bien ? lui dis-je aussitôt, vous avez reçu votre paquet ? Franchement, vous ne l'aviez pas volé ! La lettre que je vous ai mise sous les

yeux n'a pas pour auteur le premier venu. C'est un homme sérieux, qui ne tait point son nom, un ancien officier, ancien élève de Polytechnique. Il ne se paye pas, lui, de mots plaisants et de brocards. Avec beaucoup de formes et de politesse, il vous le fait nettement comprendre. Il s'explique mal que, sans aucune bonne raison, sans un seul argument valable, pour rien, pour l'unique plaisir de railler, vous preniez à partie, avec autant de malveillance et de vivacité, une langue dont vous semblez ignorer les premiers éléments. Sa lettre, on ne peut plus attachante et que je reste confus qu'il ait pris l'aimable peine de m'écrire, est un chef-d'œuvre d'exposition, de calme et de clarté, le plus sensé plaidoyer qu'il m'ait été donné d'entendre sur la question. Avez-vous quelque chose à répondre ? Et quoi ?

Placide m'avait écouté avec une tranquillité inquiétante, assis, les paupières contrites, les mains jointes, comme s'il approuvait un évêque. Il justifiait à cette minute son prénom serein.

— En effet, dit-il doucement, j'ai lu ce factum. Je l'ai lu plusieurs fois, pour m'en pénétrer jusqu'aux racines, et cette lecture me laisse dans un cruel embarras.

— Son auteur vous a-t-il donc presque convaincu ?

— Non, fit-il avec une mélancolique assurance.

— Au moins ébranlé ?

— Pas davantage.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

Il demeurait muet, le front encombré, comme s'il avait peine à débrouiller tout ce qu'il aurait voulu dire.

Il se décida enfin. Mais que cela n'allait pas tout seul !

— Par où commencer ? Je ne suis point un esprit précis et mesuré, moi, un cerveau scientifique, un homme de méthode et de logique. Je suis un ignorant, le dernier des ânes. Je n'ai jamais eu de prix de quoi que ce soit. Plusieurs existences ne suffiraient pas à un homme remarquable, fût-il esperantiste, pour apprendre tout ce que je ne sais pas. J'ai donc, sans ironie, l'entière conscience de mon infériorité et cela me paralyse un peu quand il faut que je cause avec un monsieur *fort*, un monsieur qui sait, qui sait !... qui a passé des quantités d'examens, dont la technique et le splendide vocabulaire m'impressionnent, un monsieur qui ne rit pas et qui, non seulement ne vit que pour la recherche de la vérité, mais prétend toujours l'avoir trouvée, et en être comme le gardien en chef. Tel est mon cas aujourd'hui vis-à-vis du redoutable adversaire que je me suis bien innocemment attiré.

Voyons donc sa lettre. Il dit d'abord « que je ridiculise et que je condamne sans merci l'esperanto ». Je ne puis avoir la joie de le croire ! Une science que trois boutades suffiraient à compromettre n'aurait vraiment pas grande

solidité, et, si l'esperanto se juge menacé pour si peu, je le plains. Il faut que dès à présent il tolère le persiflage et s'acclimate à la dérision. Je ne l'ai pas non plus « condamné sans merci ». Je me suis bien gardé de dire : « Ça ne prendra pas ! » puisqu'au contraire je m'aperçois que « ça prend », tous les jours davantage, beaucoup trop, et que c'est justement cette tache d'huile qui m'effraye. Ma constatation même, si morose soit-elle, rend un indirect hommage à la vogue de cette langue qui s'efforce de devenir vivante. « Car c'est une langue, ajoute-t-on, elle sera parlée, elle sera écrite. » J'avais qualifié l'esperanto de langue universelle. Il paraît que je m'étais grossièrement trompé. Ce n'est pas une langue universelle. Sa définition exacte est : *langue internationale auxiliaire*. Je ne puis mieux faire, d'ailleurs, que de citer textuellement : « Elle est internationale : 1° par destination ; 2° par structure. Elle est auxiliaire : c'est-à-dire qu'elle ne vise pas à se substituer aux langues nationales, à devenir universelle, mais à mettre à la disposition des hommes un ensemble de moyens qui leur permettront de se faire comprendre l'un de l'autre, soit par la parole, soit par l'écriture. Il nous paraît impossible et criminel de penser à détruire les idiomes nationaux qui, chacun, donnent à une même forme de la pensée une expression verbale différente de l'une à l'autre, souvent intraduisible littéralement de l'une dans l'autre parce que

cette dernière est un véritable idiotisme, c'est-à-dire une production spéciale à cet organisme qui constitue une nation. Mais il nous paraît possible de représenter toutes les formes de la pensée en les dépouillant de ce vêtement particulier à chaque langue, qui néanmoins apparaîtra tout de suite à l'esprit d'un national quelconque lorsque l'esperanto les lui traduira dans leurs caractères logiques, caractéristiques. »

L'aimable et zélé correspondant m'explique ensuite le mécanisme grammatical de l'esperanto, me promène avec beaucoup de bonne grâce dans le jardin des préfixes et des suffixes, me révèle les beautés de la syntaxe « qui est toute dans ces mots : précision et clarté, deux choses qu'on obtient grâce à l'admirable propriété dont jouit l'esperanto de permettre de placer les mots d'une phrase *dans un ordre presque quelconque, sans nuire à la clarté* ».

Il termine enfin par cette déclaration, véritable coup de massue pour mon amour-propre : « L'esperanto, toutefois, et il ne faut pas se le dissimuler, ne peut être bien appris et bien manié que par un homme *doué d'un jugement très droit, de l'esprit géométrique*. Pour cette raison, il a une valeur éducative du jugement et de la raison, à mon sens, bien plus grande que l'étude de la géométrie même. L'estime dans laquelle tient l'esperanto un homme (qui l'a étudié), la correction avec laquelle il l'écrit ou le parle, constituent pour moi un *critérium de son intelli-*

gence et de la rigueur de son esprit dans le raisonnement. Je vous assure que la traduction d'un texte national en esperanto constitue une gymnastique intellectuelle autrement féconde que celle du même texte dans une quelconque des langues de votre enseignement classique, et je vous certifie qu'une traduction en esperanto d'un texte national quelconque par un national vous en dit long sur la valeur intellectuelle du traducteur. »

En somme, si je suis encore capable, après cet énergique renforcement, de comprendre ce qu'en français parler veut dire, l'esperanto devient une manière de pierre de touche des grands cerveaux. A qui n'a pas l'esprit géométrique et le jugement très droit, il est presque interdit. Qu'est-ce alors que le pauvre jugement de ceux qui ont le malheur de résister et de n'être point fanatiques? Le *critérium* d'une intelligence est constitué par le *degré d'estime dans lequel on tient l'esperanto, par la correction avec laquelle on l'écrit ou on le parle*. Allons! C'est bon à savoir. A quand, dans les classes, les thèmes en esperanto d'une *gymnastique intellectuelle autrement féconde que celle du même texte dans n'importe quelle langue de notre enseignement*? Aurons-nous l'esperanto obligatoire dans le programme scolaire? Va-t-il se fonder, comme on l'a dit, un théâtre où les pièces jouées le seront en esperanto? A quand l'encyclique en esperanto? Qui serait mieux qualifié que le pape pour le parler? C'est bien le

diabla s'il n'a pas, lui, le jugement droit? Cela ne changerait pas l'esperanto de devenir une langue religieuse puisque déjà, dès l'origine, elle est presque une religion, et que sourire d'elle paraît sacrilège.

Au fond, votre aimable adepte et moi nous ne pouvons guère nous entendre, parce qu'il y a entre nous (tout à mon désavantage), sinon un mystérieux et naturel antagonisme, du moins de trop grandes différences. Il est savant, il a l'esprit géométrique. Je ne suis, moi, qu'un peu artiste et un peu lettré; je tourne dans un tout petit cercle. A quoi se réduit, en effet, la querelle? Je me suis écrié en parlant de l'esperanto: « C'est laid, c'est affreux! » Ce fut mon seul attentat. Telle a été chez moi la première et irrésistible impression, sans raisonner (je ne sais pas). En un éclair, je me suis représenté les hommes s'exprimant autour de moi, même accidentellement, dans ce nouvel idiome, Chateaubriand et Victor Hugo *traduits*, avec les mots d'une phrase célèbre du premier ou ceux d'un vers immortel du second, *placés dans n'importe quel ordre sans nuire à la clarté de leur pensée*. En imagination, j'ai entendu la dame intellectuelle et fervente réciter dès sa troisième leçon la prière sur l'Acropole en esperanto et ça ne m'a pas fait plaisir. J'ai trouvé que c'était de la mauvaise musique. J'ai regretté le bon temps où les colonels en retraite « mettaient » Horace en vers français. Il se peut que j'aie tort au point de vue utili-

taire, que l'esperanto soit la trouvaille extraordinairement ingénieuse d'un homme de génie et constitue un admirable instrument *commercial*, et je reconnais que c'est déjà un fameux résultat... mais au point de vue de l'art et de la beauté, le seul qui m'absorbe, moi chétif, dont le jugement est tortu et l'esprit point géométrique, je sens tout de même que j'ai aussi un peu bien raison. L'esperanto me ménage-t-il quelques surprises et délices d'esthétique ? Pourra-t-on penser mieux en esperanto ? rendre plus magnifiquement ? donner à de plus hautes et plus nobles idées une plus harmonieuse et plus splendide parure ? Jaillira-t-il de là un plus parfait prosateur, un poète plus inspiré ? Ah ! si cela pouvait être vrai ? comme tout de suite je m'y attellerais !

Enfin, je voudrais ajouter qu'en dehors de cet instinct physique du beau, il y a aussi un instinct supérieur et moral qui ne m'avertit pas favorablement quand on prononce devant moi le mot d'esperanto. Plus on me répétera que c'est une langue *internationale*, plus je me reculerai avec méfiance. Je n'aime pas le mot et encore moins la chose. Que voulez-vous ? Je trouve que c'est déjà trop qu'on chante *l'Internationale* pour souhaiter qu'on la parle. Trop d'internationalisme dans notre affaire depuis plusieurs années. Trop de citoyens de l'univers ! Si pures et probes que soient au départ les intentions, il est bien rare qu'à l'arrivée elles n'aient pas changé de

visage et retourné leur veste. Je ne doute certes pas de votre honnêteté patriotique, mon commandant, mais rappelez-vous ce que je vous dis. L'esperanto, je le crains, ne profitera surtout qu'à la propagation des théories et des systèmes dont souffre le plus l'idée de patrie. Ce sera toujours un dissolvant de nationalisme en donnant à ce mot, en dehors de toute couleur politique éphémère, son large et vrai sens. Si jamais, en un avenir lointain, ou plutôt prochain, il se tient dans des Stuttgarts des congrès monstres où se discuteront, à tort et à travers, le désarmement général, la suppression des frontières et des drapeaux, du paupérisme et du capital et toute la boutique, sûrement c'est en *esperanto* que ça se passera. Enfin non, même si je le parlais comme un ange, il me semblerait que je pense moins en français.

Lé Grincheux s'arrêta. Je songeais avec tristesse qu'il était resté « de son village », qu'il y avait tout un ordre de choses auxquelles irrémédiablement il demeurerait fermé.